LES MAINS
DU « CHE »

SERGE RAFFY

LES MAINS DU « CHE »

r o m a n

ÉDITIONS DU SEUIL
*25, bd Romain-Rolland, Paris XIVe*

Pour la citation en exergue :
Gabriel García Márquez, *Cent ans de solitude*,
trad. de l'espagnol par Claude et Carmen Durand,
Éditions du Seuil, 1968

ISBN 978-2-02-136682-2

© Éditions du Seuil, octobre 2018

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Tout le monde veut vivre au sommet de la montagne, sans soupçonner que le vrai bonheur est dans la manière de gravir la pente.

GABRIEL GARCÍA MÁRQUEZ

Chapitre 1

Pays basque, 6 septembre 1984

Ce fut un orage mémorable. Un moment où l'on sent qu'une simple bourrasque peut vous transformer en fétu de paille. Seul face aux éléments déchaînés, je hurlais à la mort, les bras grands ouverts, en direction du large. Le ciel, zébré d'éclairs, grondait comme une armée en déroute. J'étais trempé de la tête aux pieds, malgré le ciré que je n'avais pas eu le courage de retirer. Je m'approchais du naufrage libérateur. J'attendais la vague géante.

Ce jour-là, je m'étais posté sur la plage désertée par les touristes. La mer en furie rugissait, balayée par un vent surgi des abysses. J'étais enivré par la toute-puissance de cet ogre marin sentant l'algue et les embruns. Penché contre le parapet du chemin qui menait à la mer, grelottant, je cherchais encore une bonne raison de ne pas mettre fin à mes jours. Il fallait en finir. Me débarrasser de moi-même. M'éparpiller. Me diluer. Retourner à l'état aqueux. Revenir aux origines. L'eau, la source de tout. L'horizon, d'un noir d'encre, semblait m'implorer de venir le rejoindre. Il réclamait sa pitance. J'étais prêt.

L'océan déchaîné poursuivait son assaut contre les falaises. Au sud, les côtes espagnoles se couvraient d'une brume

grisâtre, semblable à de la cendre de volcan. On ne voyait plus qu'à quelques mètres. Durant de longues minutes, persuadé de l'imminence de ma dernière heure, je me remémorai les quelques bonheurs que la vie m'avait accordés. L'un d'eux surpassait tous les autres.

Chapitre 2

Vénissieux, 1980

Elle se faisait appeler Mila, pour gommer ses origines algériennes. Djamila et son sourire de fée. Djamila et ses jambes de danseuse étoile. Djamila et sa voix douce comme une sonate de Bach. Pourquoi avait-elle disparu ?

Elle travaillait comme éducatrice dans un centre de réinsertion, dans la banlieue lyonnaise. Nous nous étions croisés dans une salle de la mairie, à l'occasion d'une réunion consacrée à une guerre des bandes de quartier, baptisée « Halte à la violence ». J'avais été envoyé là-bas par mon journal, *Le Point du jour*, un quotidien communiste régional. À la fin des années 1970, les banlieues découvraient avec stupeur les gangs ethniques. Il y avait les Italiens de Villeurbanne, les Maghrébins de Vénissieux, les Serbes de Tassin-la-Demi-Lune. Les mauvais garçons des années 1960, devenus employés de banque, commerçants ou petits fonctionnaires, avaient cédé leur place à cette nouvelle génération, plus dure, plus violente.

Pendant que les fonctionnaires égrenaient les chiffres des agressions et des règlements de comptes en tout genre, j'étais totalement concentré sur elle. Sur ses yeux. Ils étaient d'un vert émeraude quasi translucide. Elle paraissait s'ennuyer, au milieu d'exposés aux allures de procès-verbaux de police.

C'est là, dans cette ambiance d'agents municipaux, que j'ai fait sa connaissance. Dès les premiers instants, mon regard s'était attardé sur ses jambes, au fuselé magique. Elles semblaient totalement inadaptées à la chaise métallique sur laquelle la jeune femme était assise. Du fond de la salle où j'avais choisi de me réfugier, je pouvais concentrer mon attention sur cette déroutante incongruité : jamais l'expression « membre inférieur » ne m'était apparue aussi inadaptée. À la différence du commun des mortels, Djamila, elle, n'avait que des membres « supérieurs ».

D'ordinaire, dans ce genre de réunion, je sombrais dans une forme d'apathie, attendant que l'heure tourne. J'aimais cette position de déclassé, du cancre dissimulé dans l'angle mort. Pour cet après-midi « Halte à la violence », je ne changeai rien à mes habitudes. D'autant que je connaissais le sujet par cœur, ayant publié dans mon journal un reportage détaillé sur les « bandes de quartier ». Je m'étais passionné pour ces jeunes délinquants, leur culture du caïdat, les zones où ils aimaient s'affronter, leur obsession du territoire, leur matériel de combat, chaînes de vélo et serpettes, et, en période de haute tension, quelques fusils à pompe. J'avais obtenu plusieurs témoignages de blessés, rescapés de rixes sur des terrains vagues ou dans des cours d'usines désaffectées. Je trouvais ces types plutôt sympas. Ils avaient entre quatorze et vingt ans.

Les premiers jours, ils m'avaient accueilli avec une certaine méfiance. Le chef de la bande de Vénissieux, un type sec et nerveux, au visage osseux, en lame de couteau, s'appelait Aziz Hassani. Après plusieurs contacts, il avait fini par m'accepter dans son paysage. C'était la première fois qu'un journaliste, certes « coco », s'intéressait à lui et à ses copains. Il en éprouvait une certaine fierté. Au fond, pour lui, j'étais un scribe relatant ses aventures. Un chroniqueur de la baston. Aziz s'échinait à m'apprendre des mots d'argot tels que « Dicov la

gadji » (« Mate cette fille »), ou encore « Tu veux la marov ? » (« Tu veux te battre ? »), et d'autres formules manouches, sésames indispensables à l'intégration dans la tribu. Je le rencontrais régulièrement à Villeurbanne, où il résidait dans un foyer de jeunes travailleurs, bien qu'il n'eût exercé aucune activité depuis son départ de l'école des Charpennes, un des quartiers difficiles du coin. J'y avais moi-même été scolarisé en primaire. Je n'étais donc pas un étranger. J'avais gagné, selon lui, mes quartiers de noblesse : plusieurs de mes anciens camarades de classe avaient connu la prison – pour eux, l'équivalent du bac avec mention bien. Aziz les connaissait tous. J'étais donc un peu de la famille. Ainsi, je pus participer à certaines opérations de la bande, vécues comme autant de rites de passage : vols de produits de luxe dans les supermarchés, virées à Lyon devant les lycées des quartiers bourgeois, généralement accompagnées de racket ; sans oublier le nec plus ultra : hurler à la mort depuis le parvis de la basilique de Fourvière, tout en urinant sur les toits de la ville. Un marquage de territoire, comme on dit.

Dans la salle de la mairie de Vénissieux, j'attendais patiemment la fin de la réunion pour m'éclipser. Un adjoint au maire, chargé des questions de la jeunesse, me tira brutalement de ma rêverie, se lançant dans une descente en règle de mon article, dont je n'imaginais pas qu'il eût le moindre intérêt.

— Camarade, dans ton papier, pas un mot, pas une critique sur l'activité délictueuse de ces petites crapules ! entonna-t-il. Ces mafias pourrissent la vie de nos cités. Toi, tu leur donnes la parole et pas une ligne sur l'action des militants qui luttent pour protéger le quotidien des travailleurs. Tu piétines leur travail. Tu encourages la violence.

J'étais abasourdi. Mon détracteur me désignait comme un soutien à peine voilé au système mafieux, mettant en cause mon civisme, mon esprit de responsabilité. Je sentais poindre

le soupçon de « gauchisme ». L'orateur en colère s'appelait Henri Virilio. Curieusement, j'avais une certaine sympathie pour lui. Je l'avais croisé à plusieurs reprises dans des réunions de travailleurs sociaux. Il était chaleureux et implacable à la fois. Le prototype du cadre habité par la foi. Un stalinien indécrottable. Je le savais sincère dans ses convictions. Je m'apprêtais à lui répondre, à expliquer à l'assistance mes intentions. Une argumentation que je connaissais sur le bout des doigts. Quelle était ma faute ? Avoir tenté de restituer un bout de réalité, humblement, sans a priori ? Le lecteur, suffisamment mûr, saurait tirer sa propre conclusion, pensais-je. Ma thèse était d'une simplicité biblique : un journaliste n'est pas là pour juger mais pour rendre compte. J'attendais l'accalmie pour me défendre.

Mais Henri Virilio était insatiable. Il poursuivait son travail de démolition avec un acharnement surprenant. Je tentais de rester impassible, de ne pas sourire tant je trouvais cette scène grotesque et anachronique. Il tempêtait contre ma prose avec la virulence d'un avocat général devant un assassin de petites vieilles. Un peu désabusé, j'étais donc sur le point de lui répondre, sans entrain, persuadé que ma défaite était inéluctable. Depuis des mois, je me heurtais au même mur, celui du militantisme, incompatible avec le journalisme, selon moi. À plusieurs reprises, j'avais subi les récriminations de mes chefs sur mes papiers jugés « réformistes », pas assez dans la ligne du parti. J'étais comme le disciple d'une secte en train de perdre la foi. Je savais qu'à brève échéance il me faudrait quitter Lyon. Mais pour aller où ?

Avant que je puisse intervenir, Djamila se leva subitement et, sans demander la parole, entama un plaidoyer en ma faveur. Elle me chercha du regard, finit par m'apercevoir, planqué au fond de la salle. Son regard semblait dire : « Tiens, tu existes, toi ? »

— Ce gars que vous traitez d'irresponsable, comment vous l'appelez ? interrogea-t-elle.

— Euh, Hector Mendez, balbutiai-je piteusement.

— Hector, il fait le job, lança-t-elle en me regardant. J'ai lu son article. Où est le problème ? Avec ce genre de types – je les fréquente au quotidien –, il ne faut jamais jouer la confrontation. Hector l'a compris. Il a juste fait un travail d'ethnologue. Il ne les juge pas. Et alors ? Ce n'est pas son boulot. Il raconte leur histoire. Il n'est ni juge ni flic. Moi, j'ai appris plein de trucs dans votre journal, pour une fois. Il m'a même fait rire, parfois.

Djamila se tourna vers le fond de la salle, me cherchant du regard.

— Hector, vous voulez intervenir ?

Pétrifié, j'étais incapable d'articuler le moindre mot. Mon alliée surprise avait parfaitement résumé ma pensée. Que dire de plus ? Que le réel était plus fort que tout ? Que Marx s'était fait rouler dans la farine par ses disciples de la révolution d'Octobre ? Que je n'aurais jamais dû venir me perdre dans cette banlieue communiste cernée de tours mortifères ? Que Djamila était la plus belle fille du monde ? J'eus alors une réaction étrange. Je bafouillai une nouvelle fois mon nom, comme si je n'avais aucune autre explication à donner sinon mon identité. « Hector Mendez… Je m'appelle Hector Mendez », répétai-je. La salle éclata de rire. Henri Virilio avait gagné. J'avais été pathétique et incapable de me défendre, pour la simple raison que j'avais définitivement admis au fond de moi mon statut d'intrus dans ce milieu d'adorateurs de la faucille et du marteau. Je sentais le renégat à plein nez. Je n'avais plus qu'une option pour garder mon salaire encore quelques mois : jouer la montre et dissimuler mes sentiments. Ce n'était pas glorieux. J'aurais pu partir dans une envolée lyrique, jouer les dissidents, provoquer, accuser, me draper dans le costume du martyr du stalinisme municipal. Je choisis l'option de basse

intensité : me taire, faire le dos rond, raser les murs en partant, me faire oublier.

À la sortie, Djamila, sans doute intriguée par ma réaction insolite, vint me rejoindre et, moqueuse, me félicita pour mes talents d'orateur. Je lui avouai mon handicap chronique pour l'oral. En fait, j'étais à la dérive, largué, sans repères, incapable de prendre la décision de quitter ce bateau, de larguer les amarres. Pour quelle destination inconnue ? Nous poursuivîmes notre discussion tout en marchant jusqu'au parc de Parilly, un des poumons de la métropole lyonnaise. Nous longeâmes l'hippodrome, puis nous fîmes une halte sous un chêne géant. Autour de nous, des mères surveillaient leurs bambins courant dans la verdure. Je n'avais jamais pris le temps de me promener dans cet immense espace boisé. Djamila me confia qu'elle s'y rendait chaque semaine, seule ou avec des amis. Elle avait besoin de ces moments de tranquillité pour supporter, me dit-elle en riant, des types comme Virilio. À son grand étonnement, je lui avouai que je n'éprouvais aucune rancœur contre lui. Je l'aimais bien. Elle me trouva « bizarre ». Je crois bien que je l'intriguais.

Elle m'invita chez elle le soir même, dans un modeste studio du quartier des Gratte-ciel, à Villeurbanne, au nord-est de Lyon. Pourquoi perdre du temps ? Je n'avais pas d'a priori défavorable. Dans son lit une place, tout parut si facile, si évident. Les mains, les bras, les lèvres, les yeux, la nuque, la paume des mains, les lignes de vie, nos anatomies étaient chargées d'atomes crochus ; elles « matchaient », comme on dit dans la police. Je me perdais entre ses jambes avec l'avidité d'un prisonnier sortant de vingt ans de cabane. Elle avait un grain de beauté sur la fesse gauche qu'elle me présenta comme son seul ami. Il ne la quittait jamais, prétendit-elle avec sérieux, et, surtout, il savait rester à sa place, toujours en arrière-plan. Elle m'avoua qu'elle avait craqué sur mon nom. À cause de sa sonorité hispanique.

— Avec un peu de chance, tu aurais pu être cubain, me glissa-t-elle entre les draps, pendant que je m'attardais sur son grain de beauté. Je te voyais en fils d'un guérillero de la Sierra Maestra. Qu'est-ce que tu fous au Parti communiste ?

— J'attends qu'ils me virent, répondis-je. Je rêve d'être un dissident, un refuznik.

— T'es un peu crétin, quand même. Tu travailles pour les derniers des staliniens. Et tu n'es pas un dissident. T'es juste un paumé.

— Toi aussi, non ?

— Moi, je survis. Je travaille pour une mairie communiste, mais pas plus. Ce n'est pas la même chose. Cent fois, ils m'ont proposé d'adhérer à leur secte. À la première occasion, je me barre. À vingt-huit ans, il est temps que je prenne le large.

— Pour aller où ? Tu as une idée précise ?

— Où tu voudras !

Elle ne savait rien de ma vie et, dès le premier soir, elle se disait prête à partir avec moi ? Cela n'avait aucun sens. En rentrant dans mon studio, je décidai de prendre un peu de recul, de ne pas la rappeler. Tout cela allait trop vite. Qu'avait-elle décelé en moi pour avoir cette certitude que nos destins étaient liés ? J'étais au bout d'un chemin, sans savoir dans quelle nouvelle direction m'engager. Elle aussi.

Les jours et les semaines qui suivirent, je compris son empressement à vouloir tout plaquer. Nous avions fini par nous revoir après seulement une petite semaine. C'est moi qui craquai le premier. Je lui téléphonai. Elle me donna rendez-vous dans un bar et me raconta son histoire. Elle venait de vivre un drame familial. Son père s'était suicidé un mois auparavant. Sans laisser la moindre lettre à sa famille, il s'était jeté dans le Rhône, du haut du pont de l'Université, à Lyon. Comme beaucoup d'Algériens qui avaient vécu la guerre d'indépendance, Ahmed Bouaziz ne s'en était jamais remis.

Il avait été un militant actif du Front de libération nationale, un fellaga. Originaire de Sétif, il avait assisté, lorsqu'il était enfant, à la première insurrection contre l'armée française. Sa famille avait échappé au massacre. Dix ans plus tard, au début du conflit algérien, il s'était enrôlé sans hésiter dans le maquis rebelle. À la fin de la guerre, après les accords d'Évian, en 1962, il était retourné à Sétif, en héros. Djamila avait dix ans. La paix revenue, la famille Bouaziz allait enfin connaître un peu de tranquillité. Très vite, le comportement d'Ahmed devint préoccupant. Il n'était plus le même homme. Il ne dormait pratiquement plus, s'échappait de la maison, partait déambuler dans les rues la nuit venue, tel un fantôme. L'homme affectueux envers ses enfants ne les regardait même plus. Il était comme absent. En fait, l'ancien combattant sombrait dans une profonde dépression nerveuse.

Dans un premier temps, les autorités lui confièrent un petit boulot à la mairie, pas très loin de l'emploi de complaisance. Ses supérieurs, malgré leur bienveillance, en arrivèrent à la conclusion qu'il n'était plus capable de travailler. Il était irritable, distrait, confus, objet des moqueries des employés municipaux, jaloux de son statut de « planqué ». Il était surtout devenu un cas psychiatrique. Sa situation se révéla intenable. Il fut renvoyé chez lui du jour au lendemain. Comme beaucoup de ses camarades de combat, Ahmed Bouaziz avait été le témoin d'atrocités durant ces sept années de combats. Il faisait partie de la cohorte des combattants victimes du fameux choc post-traumatique, dont on se relève rarement. Il passait ses journées dans un bistrot du quartier de la Gare, le regard fixe, toujours assis à la même table, une tasse de café froid posée devant lui. À cinquante ans, il ressemblait à un vieillard.

Djamila venait le récupérer quand elle sortait de l'école et, la plupart du temps, au bord des larmes, le raccompagnait jusqu'au domicile familial. Un beau jour, sans raison

apparente, il se mit à critiquer ouvertement le régime. D'une manière désordonnée, il accusait les nouveaux maîtres du pays d'avoir livré leur terre aux Soviétiques. « Traîtres, sales communistes ! » hurlait-il en public. Il marmonnait des insultes contre « les galonnés aux ordres des flics de Staline » et répétait : « Tout ça pour ça, tout ça pour ça. » La police vint arrêter le « vieux fou » à trois reprises, le relâchant chaque fois pour ses états de service. Convoquée par un ami de la mairie, la mère de Djamila, Imen, prit peur. Son héros de mari mettait sa famille en danger, l'avertit son interlocuteur. « Tu dois penser à le faire interner, il a besoin de soins. Nous pouvons te proposer une solution dans un établissement correct. Sinon, la Sécurité militaire va finir par l'arrêter. Là, nous ne pourrons plus rien pour lui. Tu connais la suite : toi et ta famille serez mis en quarantaine. »

Imen comprit qu'il fallait réagir vite. La situation du pays était devenue instable. Le 19 juin 1965, le coup d'État militaire du colonel Houari Boumédiène contre le président Ahmed Ben Bella, avec le soutien de Moscou, marquait la fin du rêve d'une démocratie algérienne. Les rues d'Alger et des principales villes du pays, sous le contrôle des chars livrés par le parrain soviétique, n'étaient plus très sûres. Les opposants étaient traqués par le nouveau régime. Ben Bella fut arrêté pour « haute trahison ». Il fallait partir.

Avec Ahmed, Djamila et sa petite sœur Nabila, Imen embarqua sur un ferry pour Marseille, destination Lyon, où sa sœur, mariée à un harki, avait fui dès le début du conflit. Elle s'installa à Vénissieux, trouva un emploi de plongeuse dans un restaurant puis d'ouvrière chez Berliet. Imen Bouaziz était une des rares femmes à travailler sur la chaîne de production des camions de chantier à moteur turbo 6 cylindres. Un modèle d'intégration et un exemple pour toutes les femmes. Le journal local lui avait consacré une demi-page, avec photo. Mila était très fière de cette maman solide comme un roc. Ahmed, lui, fut

finalement placé dans un service de l'hôpital du Vinatier, un établissement psychiatrique situé à Bron, tout près de Vénissieux. Il y vécut plus de dix ans, recevant les visites régulières de sa famille, en particulier d'Imen qui lui restait obstinément fidèle, agrippée à l'espoir d'une rémission prochaine en dépit des diagnostics négatifs des praticiens.

Elle survint pourtant en 1978. Sans la moindre explication rationnelle. Les médecins convoquèrent Imen et lui annoncèrent qu'elle pouvait reprendre Ahmed chez elle. Ses cauchemars avaient subitement disparu. Il semblait avoir récupéré le sommeil. Il était comme apaisé. Il était temps qu'il retrouve les siens.

Pendant une année, la famille vécut paisiblement avec la pension de guerre d'Ahmed et le salaire d'Imen. Tout paraissait rentrer dans l'ordre. Ahmed partait des journées entières pour de longues promenades dans la ville. Il passait ses après-midi, quelle que soit la météo, à déambuler dans les allées du parc de la Tête d'or, sur les bords du Rhône. Sa famille savait toujours où le retrouver : sur un banc de la roseraie, le regard tourné vers le fleuve. Et puis un jour, il ne rentra pas. La police fluviale retrouva son cadavre dans le Rhône, à un kilomètre en aval du pont de l'Université. Un témoin l'avait aperçu sur le parapet. Il avait tenté de l'empêcher de sauter. Ahmed, en fait, n'avait jamais quitté le bistrot de Sétif, ni le maquis algérien. Le mal était revenu. Il répétait en boucle : « Sales communistes, vous nous avez trahis ! Sales communistes, assassins ! »

Sa dépouille fut rapatriée au pays au terme d'une enquête express de la DST, la Direction de la surveillance du territoire, laquelle avait, dans les premiers jours, suspecté un assassinat. N'ayant aucun élément pour étayer ces soupçons, la police restitua le corps du suicidé à sa famille. Ahmed reposait désormais au cimetière de Sétif, dans le carré des héros de la guerre d'indépendance.

Djamila me confia qu'elle n'avait pas eu le courage de retourner dans sa ville natale. Sans doute, plus tard, irait-elle se recueillir sur la tombe de son père. Pour l'heure, elle voulait oublier, se reconstruire loin de Lyon. En Algérie ? Impossible : pour elle, c'était une « terre maudite », confisquée par une « poignée de prédateurs corrompus et hypocrites », un pays qui avait ravagé l'âme de son père. Je tentai de lui dire que la seule vraie responsable de sa douleur était la guerre, seulement la guerre, que partout les conflits armés ne provoquaient que haine et violence. En Algérie, au Vietnam, ou ailleurs dans le monde. Personne n'était épargné. Djamila me rétorqua que je n'avais jamais connu la guerre. C'était vrai, j'étais un enfant de la génération des années 1950, né dans le cocon douillet de l'après-guerre. Un planqué des Trente Glorieuses. Je n'étais doté d'aucun brevet d'héroïsme. C'était sans doute la raison qui m'avait entraîné dans cette cité ouvrière des Minguettes où je ne connaissais personne, où je distribuais des tracts anti-socialistes devant les usines Berliet sans avoir jamais visité leur chaîne de production, l'endroit même où Imen vendait chaque jour sa force de travail, dans le vacarme des machines et les odeurs de cambouis. Mon héroïsme était de pacotille. Djamila m'ouvrait les yeux.

Elle poursuivit son récit, la voix tremblante. Elle avait besoin de raconter l'histoire de sa mère. Imen, qui n'avait jamais cessé d'aimer son fellaga de mari, venait de décider, à la surprise de ses enfants, de rester auprès de lui, à Sétif. Comme si elle avait encore besoin de veiller sur lui. Malgré les protestations de ses deux filles, elle s'apprêtait à quitter la région lyonnaise, prétextant que, Djamila et Nabila étant désormais autonomes, et dans une relative sécurité matérielle, elle pouvait retrouver la terre de ses origines. « J'ai fait mon temps en France, se défendit-elle. Je ne veux pas devenir

un poids pour vous. Vous avez votre vie, moi, j'ai besoin de revoir les montagnes du Nord, à Babor, là où je suis née. Suivez votre chemin. Je reviendrai. » Malgré cette dernière promesse, les sœurs Bouaziz se sentirent un peu abandonnées.

Quand sonna l'heure du départ d'Imen, à ma grande surprise, Djamila me proposa de l'accompagner à la gare pour saluer sa mère, que je voyais pour la première fois. Ce fut une scène étrange. Imen, la soixantaine énergique, habillée à l'européenne, tailleur sombre bien coupé, avait un visage tout en rondeur, presque enfantin, compensé par la dureté de ses yeux noirs. Elle me fixa avec une intensité qui me mit mal à l'aise. Sans un mot. Comme si elle tentait de lire en moi. Comme si elle me disait : « Je me demande ce que ma fille peut bien te trouver ! » Après son départ, je questionnai Djamila. Je ne comprenais pas cette précipitation. Cela n'avait aucun sens. Que fuyait-elle ? Des années de visite à l'hôpital psychiatrique sans jamais manquer le moindre rendez-vous ? Ou bien autre chose, un secret enfoui au plus profond d'elle-même ? Mila eut cette réponse laconique : « Elle veut mourir en Petite Kabylie. »

L'intrusion de Djamila dans ma vie eut un effet inattendu sur mon activité professionnelle. Je me remis au travail avec enthousiasme, bien décidé à imposer mes méthodes d'enquête. Je proposai des sujets que je croyais originaux, la vie des ouvriers maghrébins chez Berliet, un reportage sur les SDF qui squattaient du côté de la colline de la Croix-Rousse, un autre sur les prostituées exerçant sur les bords du fleuve. Très vite, je compris que j'étais condamné à me heurter à des murs. Mes angles « sociétaux », trop petits-bourgeois, n'avaient pas leur place dans un organe révolutionnaire. Les cadres du journal me firent comprendre que je devais m'en tenir à ma fonction de militant. Ils me reprochèrent de ne pas « décliner » avec entrain la ligne du XXIIIe congrès du parti.

Le soir, Mila poursuivait son travail de sape, me suppliant de fuir à toutes jambes cette bande de « prédicateurs sinistres ». « Tu gâches ton talent avec ces zozos apôtres du goulag. »

Je mettais son excessive hargne contre mes employeurs sur le compte de l'histoire de son père. Sa famille avait vécu sous le poids de la légende du maquisard maudit, du résistant qui avait échappé à la mitraille de l'ennemi. Il avait été atteint de la « petite mort », la pire, celle qui ne provoque aucune blessure apparente mais qui vous paralyse jusqu'à la fin. Mila adorait ce père, héros sacralisé qu'on ne pouvait que vénérer, sans jamais oser lui reprocher son refus de vivre.

Curieusement, son suicide fit l'objet d'un article dans la presse régionale. Une des grandes signatures du *Progrès*, sans doute alertée par la police lyonnaise, s'était sentie inspirée par le sort tragique et romanesque de l'enfant de Sétif. Ce qui n'aurait dû faire qu'un entrefilet en page locale s'était transformé en article de fond. Nous avions accepté, Djamila et moi, de rencontrer le grand reporter, pour rendre hommage au soldat perdu de la guerre d'Algérie. C'est ce jour-là que tout a dérapé.

Au cours de mes réunions de cellule, je sentis les regards devenir de plus en plus hostiles à mon encontre. L'article paru dans le camp « ennemi », avec lequel j'avais en quelque sorte pactisé, était dans tous les esprits. Je perçus confusément que j'avais réveillé de vieux fantômes. Ceux de la guerre d'Algérie, des héros perdus de la légende écrite par les vainqueurs, présentant les luttes de libération comme autant de grands mouvements d'émancipation des peuples. Ahmed Bouaziz avait refusé d'endosser cette vérité officielle. Étais-je devenu un paria ? Ma relation avec Djamila posait-elle un problème ? Plusieurs camarades me prévinrent : les couples mixtes n'étaient pas bien vus par la direction du parti. L'histoire du père de Djamila dérangeait. Elle-même, bien que

totalement libre de toute appartenance politique, avait une réputation de gauchiste. J'eus le plus grand mal à croire ce que m'avoua un camarade journaliste sous le sceau de la confidence : j'étais *surveillé* à cause de ma nouvelle vie avec Mila. « Le parti est très conservateur sur le plan des mœurs, me confia-t-il. Mai 68, ils ne connaissent pas. Si t'es homo, tu deviens suspect. Si tu te maques avec une Arabe dont le père a été un anticommuniste notoire, tu te mets en danger. Et si, en plus, tu acceptes de t'exprimer dans la presse bourgeoise sur son histoire, alors là tu deviens carrément suspect. » Tout cela me paraissait absurde et, surtout, j'estimais que ma vie privée ne regardait que moi. Il s'agissait d'un malentendu. Toute cette farce allait se dissiper très vite. Il suffisait d'une explication franche. J'étais convaincu que le temps ramènerait un peu de raison dans ce charivari. Jusqu'au jour où je fus convoqué par mon comité de section.

Au siège de la fédération du PC, je me retrouvai devant un véritable tribunal révolutionnaire. Mon secrétaire de section, un type débonnaire que je croyais bienveillant à mon égard, me soumit à un interrogatoire policier, me rappelant mon voyage en Italie, mes rencontres, à Rome, avec des journalistes d'*Il Manifesto*, quotidien d'extrême gauche. Il me reprocha mes contacts avec des dissidents français, des intellectuels comme Jean Elleinstein, Alexandre Adler, Jean Kéhayan. Stupéfait, je tentai de me défendre en rétorquant que la plupart des gens que je voyais soutenaient la ligne réformiste du PC italien, que la démocratie interne au sein de l'organisation avait été instaurée depuis le XXIIe congrès, en 1976. C'était bien là mon erreur. Cette ligne, en haut lieu, n'était plus d'actualité. Elle sentait même le soufre. J'avais raté un train idéologique. Comment ne m'étais-je pas adapté à la nouvelle donne, à la nouvelle pensée du parti, celle du XXIIIe congrès, adoptée en 1979 ? Est-ce que je lisais les tracts que je distribuais sur

les marchés ? N'avais-je donc pas compris que l'Union de la gauche avait volé en éclats et que la direction du Parti, sous l'autorité de Georges Marchais, et surtout de Moscou, avait opéré une reprise en main brutale pour imposer une ligne dure, résolument « antisocialiste » ? J'étais tétanisé par une évidence : ces types avaient raison. Je m'étais fourvoyé. Je livrais au grand public des messages qu'au fond je jugeais archaïques et dangereux. Cet interrogatoire était un non-sens pour moi. Qui pouvais-je vraiment mettre en danger ? Mon poids politique était proche de zéro. Je n'étais même pas un vrai dissident. Juste un amateur. Djamila me le répétait souvent en me caressant la nuque comme si c'eût été le seul trophée qu'elle acceptait de moi. « Tu es un dilettante, c'est ce que j'aime chez toi, disait-elle. Tu es léger comme la brise. »

Qu'avais-je à répondre à ces apparatchiks du Vieux Monde ? Rien. J'avais envie de fuir à toutes jambes, de retrouver Mila, de lui promettre la lune, pas l'avenir radieux. Finalement, je pris mon courage à deux mains et décidai d'en finir avec ce simulacre et de leur avouer le fond de ma pensée. Je leur lançai qu'ils ne faisaient que reproduire les pires attitudes du PC d'avant guerre, quand il traitait son ancien allié socialiste de « social-traître » ou de « social-fasciste ». « Au début des années 1930, ajoutai-je avec une énergie que je ne me connaissais pas, c'est ce genre de comportement suicidaire qui a anéanti la gauche et conduit Hitler au pouvoir. Vous voulez que je vous raconte la suite ? »

Voilà, j'avais fini ma tirade. Je sortis ma carte d'adhérent, la déchirai devant mes juges et quittai les lieux sans me retourner. Je remarquai dans l'œil de Virilio un mélange de stupeur et d'admiration. En retrouvant Djamila, je lui proposai de fêter l'événement autour d'un plat de quenelles dans un bouchon du vieux Lyon. Ce soir-là, nous bûmes plus que de raison. J'avais

laissé le choix du vin à Djamila. Elle choisit un beaujolais, le saint-amour. Impossible d'aller contre.

Au journal, mon statut se détériora très vite. Je savais que mes jours étaient comptés. J'attendais ma lettre de licenciement avec gourmandise. Curieusement, ils n'osaient pas me virer. Mon rédacteur en chef, un apparatchik ayant fait ses classes comme responsable du personnel à la mairie de Vénissieux, me rétrograda à la rubrique des faits divers, secteur qu'en fait j'adorais, mais qui était très peu traité dans le journal. Au fil des jours, la place se réduisait pour publier mes reportages. Mes articles n'étaient plus que des brèves. Je n'étais plus très loin du placard complet. Je commençai à déprimer. Comme depuis le premier jour, Mila me maintenait à flot.

— Combien de temps vas-tu accepter d'être humilié par ces sbires du parti, des types qui ne connaissent rien à ton métier ? Tu sais bien qu'ils ne sont rien d'autre que des commissaires politiques.

— Je sais, je sais. Mais ils sont encore un peu comme ma famille. Et puis je ne veux pas leur faire cadeau de mes indemnités. Ils vont craquer avant moi. Dans un an, il y a l'élection présidentielle. Ils ne vont pas s'embarrasser d'un emmerdeur trop longtemps.

— Tu plaisantes, ou quoi ? Ils peuvent tenir autant qu'ils veulent. Ils t'ont mis à la cave. Il faut qu'on se tire d'ici. Moi, j'étouffe. J'en ai marre de Berliet, de Vénissieux, de mon boulot. Je passe mon temps à expliquer à des paumés comment ils doivent s'insérer, et moi, je m'insère ? Rien du tout, Hector. Et toi, qu'est-ce que tu fous ici ? Tu me bassines avec tes racines espagnoles, ton grand-père berger dans les Pyrénées, et tu te morfonds dans ce trou pollué ? Toi-même me dis que dans ta cellule à la con tes gentils camarades deviennent racistes. Et qu'ils ne s'en cachent même pas.

— Pas tous, tu exagères, une minorité.

— Ah, juste une minorité, pas de quoi s'affoler, alors. Ils ne disent pas « bougnoules », mais ils le pensent tellement fort !

— C'est plus compliqué… Et puis je ne suis plus communiste. Je te rappelle que j'ai déchiré ma carte.

— « C'est plus compliqué… » Tu l'aimes, cette phrase à la noix… Tu me la sors chaque fois qu'il faut agir. Non, ce n'est pas compliqué. Tes rêves d'adolescent sont morts et tu ne veux pas l'admettre.

Un mois plus tard, nous prîmes un train pour Bordeaux, via Montpellier et Toulouse. Nous nous installâmes dans la capitale d'Aquitaine, dans un petit deux-pièces, sur les quais, au deuxième étage d'un immeuble vétuste du quartier Saint-Michel, à quelques mètres des rives de la Garonne. Mila avait trouvé assez rapidement un boulot d'animatrice au centre culturel de Cenon, sur la rive droite. J'avais obtenu un poste de pigiste au quotidien *Sud-Ouest*, au service des sports, section rugby. Une chance. Je m'étais éloigné de la politique comme on quitte un bataillon disciplinaire, avec la sensation de la liberté retrouvée. Mon nouveau rédacteur en chef était, comme moi, un ancien joueur. Très vite, il me prit en sympathie. Sans doute parce que mon parcours l'intriguait. Et parce que j'étais capable de décliner avec lui la technique du cadrage-débordement avec la passion et la science de l'initié. Nous avions aussi un faible pour les artistes du jeu, en voie de disparition, des adeptes de l'élégance évincés par les mastodontes bodybuildés. Parmi eux, au-dessus de tous, nous placions Jean Gachassin, surnommé Peter Pan, international dans les années 1960, originaire de Bagnères-de-Bigorre. Il avait l'apparence d'un lutin et des jambes de feu. À lui seul, il était un défi aux lois de la physique tant il était gringalet et court sur pattes. En revanche, il semblait courir comme sur des ressorts, mû par une force invisible qui le faisait gambader au milieu des géants avec une joie enfantine.

Mila paraissait apaisée, comblée par cette nouvelle vie, dans une ville émolliente et accueillante. Nous avions même intégré un cercle d'amis, jeunes avocats et médecins qui s'intéressaient peu à la politique. Quand je n'étais pas pris par mon activité de journaliste sportif, nous passions, été comme hiver, et dès que nous le pouvions, des heures au bord de l'Océan, profitant de l'immensité des plages du Porge ou de Lacanau. À l'automne, nous marchions à n'en plus finir le long des dunes. Chaque promenade était comme une virée au bout du monde. Mila n'évoquait plus le suicide de son père, ni même le départ de sa mère pour Sétif. À Cenon, elle participait à la création d'une pièce de théâtre, une version loufoque du *Tartuffe* de Molière revisité dans un sabir des cités. Elle s'amusait beaucoup, prenait un vif plaisir à décortiquer l'œuvre du metteur en scène favori de Louis XIV, dissertant sur les thèmes de l'hypocrisie et de la manipulation, me rappelant en riant que j'avais moi-même été victime des grands manipulateurs du PC. Elle les appelait les « tartuffes rouges ». Dans le même sac, elle mettait les dirigeants algériens qu'elle considérait comme les responsables de la mort de son père. « Et ne me dis pas que c'est plus compliqué », ajoutait-elle, comme pour prévenir ma réaction d'impénitent dialecticien. Elle était lumineuse, toujours partante pour découvrir de nouveaux lieux. Nous sillonnions la région à la recherche de petits paradis, sans autre but que le plaisir d'être ensemble. Rien ne semblait pouvoir mettre en danger notre histoire d'amour.

Chapitre 3

Ologa, sur les bords du lac Maracaibo, Venezuela, juin 1975

Jaurès Pakuto était plongé dans un demi-sommeil. Il aurait voulu que le jour ne se levât jamais. Les images de cette nuit magique revenaient en boucle. Le ciel, noir comme une tombe sous une pluie diluvienne, soudain zébré d'éclairs, la lagune couleur d'argent, les teintes roses, puis orangées, puis bleutées, transformant l'horizon en feu d'artifice. Tout près de sa couche, à même le sol, le garçon vérifia que la paire de jumelles que lui avait prêtée don Virgilio était toujours là. Des Voigtländer de l'armée allemande datant de la guerre 1914-1918, insérées dans un étui de cuir noir. Elles étaient bien à leur place. Chaque matin, l'adolescent les observait, fasciné par cette pièce de musée venant d'un autre monde. Ces jumelles lui ouvraient le chemin des étoiles, lui avait dit don Virgilio. Alors, à chaque occasion, le gamin les lustrait avec application. Jaurès s'étira longuement. Depuis sa couche, il apercevait une partie du village sur pilotis, le petit port où languissaient une dizaine de barques. Le soleil venait de poindre dans la baie. Le lac paraissait, lui aussi, engourdi par les embruns du matin. Une voix le sortit de sa torpeur matinale. Sa mère le secouait, tentant de l'extirper du lit pour qu'il parte à l'école.

— Tu as encore passé la moitié de la nuit avec le docteur à contempler les nuages, comme un idiot. Regarde dans quel état tu es ! *Estás viviendo en las nubes*[1].

— *Madre*, je ne veux pas aller à l'école. Je veux devenir chasseur de foudre.

— Ce n'est pas un métier, *hijo* ! Et puis tu es un *guajiro*, un petit Indien barí, un fils de pêcheur. Ton ami te met des mauvaises idées dans la tête.

— Don Virgilio m'a dit qu'un jour je ferais les plus belles photos du monde.

— Le docteur est un rêveur. Il passe ses journées seul, au bord de la lagune, à fumer sa pipe. On dirait qu'il attend la fin du monde.

— Et si c'était vrai ?

— Arrête, Jaurès. Maintenant, tu te lèves et tu files. *¡ Fuera ! ¡ De prisa*[2] *!* Je t'ai préparé de la papaye. Tu la mangeras en route.

Jaurès se précipita à l'extérieur, après avoir enfilé son bermuda bleu marine, sa chemise blanche, et récupéré son sac à dos. Le garçon n'était qu'à cinq minutes à pied de l'école. Sur le chemin qui longeait le lac, il aperçut l'embouchure du fleuve, la mangrove, laissant derrière lui le village lacustre, ses quelques embarcations à moteur. Sur l'étroit sentier cerné de palétuviers, tout en cheminant, il pensa à Americano, son père, qui devrait bientôt rentrer au village. Il ne connaissait pas précisément la date de son retour. Dans une semaine, peut-être ? Pourquoi avait-il voulu changer de métier ? Quand il était pêcheur sur la lagune, il rentrait tous les soirs, sa barque toujours chargée de poissons. Mais, un jour, son cousin Ramón lui avait proposé de devenir chauffeur routier

1. « Tu vis dans les nuages. »
2. « Dehors ! Vite ! »

pour un salaire de cinq cents bolivars par mois, quatre fois plus que ce que lui rapportait son maigre revenu tiré de la pêche. C'était a priori un boulot facile : il devait convoyer par camion des cargaisons d'essence jusqu'à la frontière colombienne, au nord de Cúcuta, pour les vendre à des marchands venus de Bavanquilla. « Tu verras, lui avait dit Ramón, tu vas devenir riche. Tu viendras me rejoindre à Maracaibo avec ta femme et tes enfants. Ils auront la belle vie. Ologa est un trou à rats. Ta maison sur pilotis ne vaut même pas ta chemise. Qui viendrait acheter *tu casucha*[1] dans ce coin paumé ? Et puis, tu le sais, les poissons, à cause du pétrole, vont se faire rares. Le lac est pourri jusqu'au trognon ! Bientôt, il n'y aura plus rien. C'est le moment de partir. »

Ramón était un géant au visage d'enfant et aux mains de bûcheron. À quarante-deux ans, il avait l'allure d'un adolescent qui n'a pas froid aux yeux. Il était toujours vêtu d'une salopette, qu'il portait depuis l'époque où il était mécanicien chez un petit garagiste de San Carlos del Zulia. Ses yeux pétillaient de malice. Jaurès était intrigué par ce tatouage qu'il portait sur l'avant-bras droit représentant une salamandre. « Elle éteint le feu, lui expliqua un jour Ramón. Elle te protège de la foudre. Ton père m'a dit que tu passais tes nuits sous les éclairs. C'est dangereux ! L'an dernier, le vieux Simeone s'est fait prendre. On a retrouvé son cadavre presque carbonisé, le lendemain, dans sa barque. Si tu veux, un jour, je t'emmènerai chez le tatoueur. Et, surtout, n'en dis pas un mot à ta mère. Avec la salamandre sur toi, crois-moi, tu deviendras invincible. Tu pourras faire toutes les photos que tu veux. »

Jaurès était sous le charme de ce parent proche à l'enthousiasme communicatif. Pour Ramón, la vie était comme une fête foraine. Il professait qu'il fallait rire de tout, s'amuser à

1. « Ta masure. »

chaque occasion, même de la mort. Quand il venait à Ologa, Americano n'était plus le même homme. Ce cousin au caractère enjoué et facétieux lui apportait une bouffée d'air frais dans une vie, au fond, très monotone. Lui, devenir camionneur ? « Tu pues le poisson, lui répétait Ramón. Tu n'en as pas marre ? Moi, je te vois bien au volant d'un cinq tonnes. Sors de ton trou, *compadre*[1] ! »

Americano finit par abandonner sa barque pour prendre la route de la frontière. Les premiers mois, on attendait son retour à la maison avec impatience. Il revenait environ tous les quinze jours, les bras chargés de produits de la ville ; une nouvelle télévision, un frigidaire grand comme un placard, des bonbons et des jus de fruits pour Jaurès et sa petite sœur Mirta, des robes pour Queliga. Un jour, il annonça qu'il allait bientôt s'acheter un bateau plus gros et plus puissant que sa vieille barque. Il avait jeté son dévolu sur un hors-bord équipé de deux cabines pour pouvoir remonter la lagune jusqu'à la mer, en famille. Il montra la photo du bolide à Jaurès. Le garçon sauta de joie à l'évocation de ce voyage de près de cent kilomètres jusqu'au détroit qui séparait le lac du golfe du Venezuela, à Maracaibo. « Tu verras, quand nous arriverons à l'embouchure, lui avait dit Americano, nous passerons sous le pont du général Urdaneta. C'est une merveille, c'est notre tour Eiffel. Il est comme un arc de béton armé dans le ciel. Il est aussi haut et aussi long que le pont de Brooklyn. Ensuite, nous naviguerons dans le golfe, entre la mer des Antilles et celle des Caraïbes. » Jaurès rêvait de cette équipée jusqu'à l'Océan. La vie allait devenir une *fiesta tremenda*[2], selon la formule cent fois répétée par le cousin Ramón.

Au fil des semaines, l'attitude d'Americano se modifia. Il rentrait de ses tournées à la frontière épuisé et abattu. Il était

1. « Mon vieux. »
2. « Une fête formidable. »